Resp 35341 - 3/1

a M. Cailhase
Amical hommage
3-1- Aug. Vidal

AUG. VIDAL

LOU PARADOU

DE

MOUN PAIRE

Que bous ei bite dabanados,
Ouros de mas primos annados !

(Extrait de la REVUE DU TARN, 1897)

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE TOULOUSE

ALBI
IMPRIMERIE G.-M. NOUGUIÈS
1897

Resp35341-3-1

LOU PARADOU DE MOUN PAIRE

Que bous ei bite dabanados,
Ouros de mas primos annados !

Ero uno bièlho mecaniquo
D'age presque d'uno reliquo
Qu'usèroun lous fidèls a forço de poutous.
Dins la tireto de l'armari
Ount sount mous attes de noutari
Ei remesat soun batistari :
Dato de l'an de Dious milo quatre cens dous.

Quant, sus lou pergam que la farno
D'al temps è la den de la darno
An salit è mourdit, aquel mot « Paradou »
S'espandièt, a mas perpilhos
S'amassèt un flot de grumilhos;
Uno s'escampèt de mas cilhos
E d'al mot efaçat rabibèt la palou.

La roumèc a la fedo pano,
Dins lous bartas, un floc de lano,
Quant rousigo lous brouts de brusc ou d'anitort;
Es lou prèts de l'èrbo que paisso.
Coumo la fedo, l'ome laisso
Dins lous camis ounte pantaisso
Un bricou de soun amo, un tailhou de soun cor.

Enloc, as camis de ma bido,
Gaio un joun, un autre marrido,
Ne laissèri mai d'ièu qu'an aquel paradou
Dount, cinquanto ans, moun paure paire,
— Cinquanto ans ! — fousquèt lou paraire.
Lou Temps. aquel grand rabugaire,
De mous biels soubenis n'a pas macat la flou.

I'a bint ans que lou demarguèroun
E que lous batans batanèroun
Per l' darnie cop : batans, rodos, naucs è parets,
Esparrancats, sount en rouino :
Aiceste dins lou bart jaupino,
Aquel mousis, jait sus l'esquino,
L'autre, per la paret quilhat, fa l'aubèrdrets.

LE FOULON DE MON PÈRE

Que je vous ai vite dévidées
Heures de mes primes années !

C'était une vieille machine
De l'âge presque d'une relique
Qu'usèrent les fidèles à force de baisers.
Dans le tiroir de l'armoire
Où sont mes actes de notaire
J'ai remisé son acte de naissance :
Il date de l'an de Dieu mil quatre cent deux.

Lorsque, sur le parchemin que la morve
Du temps et la dent de la darne
Ont sali et mordu, ce mot « Foulon »
S'épanouit, à mes paupières
S'amassa un flot de larmes ;
Une tomba de mes cils
Et du mot effacé raviva la pâleur.

La ronce à la brebis dérobe
Dans les halliers un flocon de laine,
Lorsqu'elle mord les jeunes pousses de bruyère ou de nazi-
C'est la rançon de l'herbe qu'elle paît. [tort ;
Comme la brebis, l'homme laisse
Sur les chemins où il halète
Un peu de son âme, un morceau de son cœur.

Nulle part, aux chemins de ma vie,
Gaie un jour, un autre triste,
Je ne laissai plus de moi que dans ce foulon
Dont, cinquante ans, mon pauvre père,
— Cinquante ans ! — fut le foulonnier.
Le Temps, ce grand émondeur,
De mes vieux souvenirs n'a pas meurtri la fleur.

Il y a vingt ans qu'on le démolit
Et que les marteaux martelèrent
Pour la dernière fois : marteaux, roues, auges et murailles,
Renversés, sont en ruine ;
Celui-ci dans la boue patauge,
Celui-là moisit, étendu sur le dos,
L'autre, le long du mur dressé, a les pieds en l'air, la tête en bas.

Per bese la rodo patolo
Rouda sus soun ais que trantolo;
Per ausi, dins lous naucs, batana lous batans
E l'aigo, dins l'estrejo courso,
Escuma, rugi coumo uno ourso
Que lou cassaire ardit accourso,
Me rescoundi lou froun dins lou clot de las mans.

Sièis batans, moustruousos massos,
Cairados a cops de pigassos,
Al planje sount penjats apariats dous per dous.
Lou margue, fait d'oul ou de casse,
Sourtis en joust; cal que despasse
S'on bol que la rodo desplace,
Un cop l'autre, un cop l'un, lous dous batans bessous.

E cadun das couples s'encaisso
Just, coumo un caissal dins la maisso,
Dins un nauc. E la rodo, amo d'aquel engin,
Bèstio d'apoucalipso, irèjo,
Corps de serpen, mourre de trèjo,
Coulcado sus sa doublo pièjo,
S'espato en regagnant sas dens de bouès de pin.

Joust lous naucs lou corps s'espatarro;
Lou cap dins la courso se carro.
As batans, dount lou margue en esperou finis,
L'ais trapet de la rodo appauso
Un tanc. Aissi podi fa pauso,
Debinats coussi ba la causo,
Sans que siosque besoun d'autres esplicadis.

D'un cop de palfèr, touto grando
D'al palhè la porto s'alando;
Sul cop l'aigo en furou, moustre descadenat,
Sus la rodo se pricipito;
Countro l'oustacle que l'irrito
Bramo è rujis. La rodo esito
Un moumen, biro anfin sus soun ais entrenat.

E, dins uno nèplo d'escumo,
L'ais, de sous tancs nouseluts, tumo
L'esperou das batans, tal un marro banard.
Lous batans, d'uno courso egalo,
Dins lous naucs fan mounto-debalo;
Boumbissoun coumo la cabalo
Que reguinno, al cinglal d'al fouet, dins lou brancard.

Sargos è draps, plaçats per trosses
Dins l'aigo è la terro sount tosses,
Retosses è parats entre batans è nauc.
Mès qu'un bacarme! qun trounouire!
On s'ausissio pas couire a couire;
E pourrio buffa dins soun couire
L'anjo d'al jujomen darniè, dins un tal trauc!

~~

Pour voir la roue lente à se mouvoir
Tourner sur son essieu qui tremble;
Pour ouïr, dans les auges, marteler les marteaux
Et l'eau, dans l'étroit canal de fuite,
Écumer, rugir comme une ourse
Que suit à la course le chasseur hardi,
Je me cache le front dans le creux de mes mains.

Six marteaux, monstrueuses masses
Équarries à coups de hâches,
Au plancher sont pendus, mis par paires, deux par deux.
Le manche, fait d'ormeau ou de chêne,
Sort en dessous; il faut qu'il fasse saillie
Si l'on veut que la roue déplace,
L'un après l'autre, les deux marteaux jumeaux.

Et chacun des couples s'emboîte
Juste, comme une molaire dans la mâchoire,
Dans une auge. Et la roue, âme de cet engin,
Bête d'apocalypse, hideuse,
Corps de serpent, museau de truie,
Couchée sur son double étai,
S'étale en montrant ses dents de bois de pin.

Sous les auges le corps se vautre;
La tête dans le canal de fuite se parade.
Aux marteaux dont le manche en éperon se termine,
L'essieu trapu de la roue oppose
Un chicot d'arbre. Ici je puis faire halte;
Vous devinez comment va la chose
Sans qu'il soit besoin d'autres explications.

D'un coup de levier, toute grande
De la vanne la porte s'ouvre;
Soudain l'eau en fureur, monstre déchaîné,
Sur la roue se précipite;
Contre l'obstacle qui l'irrite
Elle brame et rugit. La roue hésite
Un moment, elle tourne enfin sur son essieu entraîné.

Et, dans un nuage d'écume,
L'essieu, de ses chicots noueux, frappe
L'éperon des marteaux, tel un bélier cornu.
Les marteaux, d'une course égale,
Dans les auges montent et descendent;
Ils bondissent comme la jument
Qui rue, au cinglement du fouet, dans le brancard.

Serges et draps, placés par morceaux,
Dans l'eau et la terre sont tordus,
Retordus et foulés, entre marteaux et auge.
Mais quel vacarme! quel tonnerre!
On ne s'entendait pas coude à coude;
Et il pourrait souffler dans son cuivre
l'ange du jugement dernier, dans un tel trou.

Aro lou biellhun m'estarlusso
E joust sa man que me talusso
Plègui la closco. Mès, al priount de moun cor
Dount èi clabat toutos las portos,
Gardi, issan de las causos mortos,
Joios, malurs de toutos sortos,
Gardi lou soubeni pus precious qu'un trésor.

D'al pes d'al joun quant me descargui,
Urous, alaro lou delargui
E rebibi lous ans que tournaran pas mai.
Dins aquel paradou manquèri
Naisse, es aqui que grandièri,
Aqui pel prumiè cop qu'aimèri,
Ai las! coumo belèu n'èi pus aimat jamai.

Joueinet, moun paire m'y pourtabo
A cambarello, è m'estroupabo,
Quant, las de fadeja, de soun m'attransissio,
Douçomentet dins sa malrego;
Dins lou fracaje, sans petego,
Coumo un perligal dins la rego,
Sus un rude pialot de draps m'endourmissio.

D'aquel moustre de bouès moun paire
Me semblabo èsse lou doundaire.
Quantis de cops l'èi bist d'al pun lou menaça,
Corps a corps amme el s'entreprene,
Amme el, amistous, s'entretene,
I crida : Bos que te derrene!
Mès apèi de la man, calin, lou caressa.

De cops countro el se reboultabo :
Un das dous batans s'arrestabo
Ou la rodo. Moun paire abio leu bist lou jun :
Un tanc toumbat, un tros de glaço
Que dins la courso abio pres plaço,
Lou glas, a grands cops de pigasso,
L'embricabo; lou tanc, lou coutabo d'un cun.

E cailho l'ausi de qun soustre
Bous apoustroufabo lou moustre!
Mès que s'èro benjat! Tout rajent, tout fangous,
Tal un marin dins la tempesto,
D'al bout d'als artels a la testo,
Bejats-lou! Countemplats sa besto
Coumo un drapèu traucado è retto de glaçous!

Qu'anats parla de la mitraillo
Que coulco sus camps de bataillo
Lous souldats a moulouns! A cado ouro d'al joun
El, amme la mort, s'agaffabo,
E n'es pas el que requiulabo!
A la camardo que racabo,
Cinquanto ans de countun, a, san pou, tengut froun.

Maintenant la vieillesse m'accable
Et sous sa main qui me frappe rudement
Je ploie le crâne. Mais, au profond de mon cœur
Dont j'ai fermé à clef toutes les portes,
Je garde, essaim des choses défuntes,
Joies, malheurs de toutes sortes,
Je garde le souvenir plus précieux qu'un trésor.

Du poids du jour lorsque je me décharge,
Heureux, alors je le mets en liberté
Et je revis les ans qui ne reviendront plus.
Dans ce foulon je faillis
Naître, c'est là que je grandis,
Là pour la première fois que j'aimai,
Hélas ! comme peut-être je n'ai plus aimé jamais.

Tout jeune, mon père m'y portait
A califourchon sur les épaules et il m'enveloppait,
Lorsque, las de folâtrer, de sommeil je m'assoupissais,
Tout doucement dans son manteau ;
Dans le fracas, sans inquiétude,
Tel un perdreau dans le sillon,
Sur un rude tas de draps, je m'endormais.

De ce monstre de bois mon père
Me semblait être le dompteur.
Que de fois je l'ai vu du poing le menacer,
Corps à corps avec lui s'entreprendre,
Avec lui amicalement s'entretenir,
Lui crier : Veux-tu que je te casse les reins !
Mais ensuite d'une main caline le caresser.

Quelquefois contre lui il se révoltait :
Un des deux marteaux s'arrêtait
Ou bien la roue. Mon père avait tôt fait de voir le joint :
Un chicot d'arbre tombé, un morceau de glace
Qui dans le canal de fuite s'était placé.
Les glaçons, à grands coups de hâche
Il les pulvérisait ; le chicot, il le calait avec un coin.

Et il fallait l'entendre de quel juron
Il vous apostrophait le monstre !
Mais qu'il s'était vengé ! Tout ruisselant, tout boueux,
Tel un marin dans la tempête,
Du bout des orteils à la tête,
Voyez-le ! contemplez sa veste
Comme un drapeau trouée et raide de glaçons !

Qu'allez-vous parler de la mitraille
Qui, sur les champs de bataille, couche
Les soldats à monceaux ! A toute heure du jour
Lui et la mort se prenaient au collet,
Et ce n'est pas lui qui reculait !
A la camarde qui refusait le combat
Cinquante ans, sans trêve, il a, sans peur, tenu tête.

De la lujo, de soun courage,
Ièu, soun fil, rendi temougnage;
Racounti ço qu'èi bist, noun pas un cop, mès cent.
D'aquel infer èri la joio,
Lou rai que lou boun Dious enboio
Al paure prisouniè, la proio
Que bailho al misèrous quant bramo lou talen.

Que bous èi bite debanados
Ouros de mas primos annados!
Me rebesi a dets ans : endialo, dins lous naucs
Ou joust la rodo me glissabi;
Coumo un rat griulle m'arrapabi
A las parets è m'entutabi,
A l'esfrai d'al papa, dins lous pus pijous traucs.

De cops, de paletto en paletto,
Arraput, fasio l'escaletto;
D'autres cops bous prenio, rette coumo un luquet,
E sans pou de mesabanturo,
La grando rodo per mounturo;
Ou, pus esfraiouso pousturo,
Sautabi sus la courbo estrejo a parranquet.

A pun me mounto à la memorio
Lou gai soubeni d'un istorio.
Abio quinze a setze ans; besèts qu'èri grandet.
Drets sus la courbo que tremolo
Fasio l'angelou sus la bolo
D'al mounde, quant, aisit, s'enbolo
Bès lou cèl que pares moustra d'al bout d'al det.

Adoun, sus la courbo mal junto
M'èri quilhat drets sus la punto
D'als artels, quant, deforo, ausissi un crid d'esfrai.
Per bese, un bricounel me penji,
E, tour de forço dount me benji,
D'un saut a la fenèstro attenji.
Espetaclous tableu! Dos drollos, dins un rai

De soulel, las gautos daurados,
Sus un gros caillaut assetados,
La raubo regussado al dessus d'al poumpil,
Trempaboun lous penous dins l'aigo.
Sus lours pots, flour de bourdalaigo,
Espelis un rire qu'enbriaigo;
L'el d'amour beluejo a trabèts lou perpil.

Joust la camisolo que bado
Besi... On dirio doublo nisado,
Dins un niu de dubet, de blancs tourtourelous;
Quatre pabios que lusissoun
E que de bèspos d'or mourdissoun,
De milgranos que se durbissoun
Sus lasqualos auriats pausat de coulintous.

De la lutte, de son courage,
Moi, son fils, je rends témoignage ;
Je raconte ce que j'ai vu, non pas une fois, mais cent.
De cet enfer j'étais la joie,
Le rayon que le bon Dieu envoie
Au pauvre prisonnier, la provision
Qu'il donne au misérable qui brame la faim.

Que je vous ai vite dévidées,
Heures de mes primes années !
Je me revois à dix ans : anguille, dans les auges
Ou sous la roue je me glissais ;
Comme un rat d'eau je m'agriffais
Aux murailles ou je me fourrais,
A l'effroi de mon père, dans les plus petits trous.

Des fois, de palette en palette,
Leste et nerveux, je me juchais (1)
D'autres fois je prenais, roide comme une tige de chanvre
Et sans peur d'accident,
La grande roue pour monture,
Ou, posture qui cause plus d'effroi,
Je sautais sur la jante étroite à cloche-pied.

A point il me monte à la mémoire
Le gai souvenir d'une histoire.
J'avais quinze à seize ans; vous voyez que j'étais un peu grand;
Droit sur la jante tremblante
Je faisais le petit ange sur la boule
Du monde, quand, plein d'aisance, il s'envole
Vers le ciel qu'il semble montrer du bout du doigt.

Donc, sur la jante mal jointe
Je m'étais dressé sur la pointe
Des orteils, lorsque, dehors, j'entends un cri d'effroi.
Pour voir, un petit peu je me penche,
Et, tour de force dont je viens à bout,
D'un saut à la fenêtre j'atteins.
Merveilleux tableau ! Deux fillettes, dans un rayon

De soleil, les joues dorées,
Sur un gros caillou assises,
La robe retroussée au-dessus du mollet,
Trempaient leurs pieds mignons dans l'eau.
Sur leurs lèvres, fleur de pourpier,
Eclot un rire qui enivre ;
L'œil d'amour étincelle à travers les cils.

Sous la camisole qui baille
Je vois... on dirait double nichée,
Dans un nid de duvet, de blancs tourtereaux,
Quatre pêches qui reluisent
Et que mordent des guêpes d'or ;
Des grenades qui s'entr'ouvrent
Sur lesquelles vous auriez posé (des grains) de grosse groseille.

(1) A la façon des oiseaux que les enfants font grimper d'un doigt sur un autre.

Mès, al bruts que fauc, las droulletos
Bite lèboun lou cap ; mouquetos,
Baissoun lous coutilhous è poussoun un guissal.
Lou poulit rastel de dens blancos !
Lous poulits eilhous ! de las ancos
O ! las lignos finos è francos !
O ! d'al froun blanquinel lou galbe birginal !

D'un geste amistous las rassuri ;
Sus la fenestro m'assiguri,
E, d'amour enfioucat, lous dous brasses en round,
De la crento me debarrassi,
E d'al bout d'als dets, amme graci,
Lour enboii, a trabèts l'espaci,
Dous poutous..... Un esclat de rire me respound.

Ount sios aro, rire trufaire ?
Ount sios, paradou de moun paire ?
Ount sias, bous autres, jouns folomen escampats ?
Moun cor es coumo un cementèri
Ount, despèi cinquanto ans, enterri
Ço que m'aimèt è ço qu'aimèri.
Dins moun cor, soubenis, dourmissets dounc en pats !

AUG. VIDAL.

Albi, 30 mars 1897.

Mais, au bruit que je fais, les fillettes
Vite lèvent la tête ; confuses
Elles baissent leurs jupons et poussent un cri perçant.
Le joli râtelier de dents blanches !
Les jolis petits yeux ! des hanches
Oh ! les lignes fines et franches !
Oh ! du front blanc le galbe virginal !

D'un geste amical je les rassure :
Sur la fenêtre je m'affermis,
Et, d'amour enflammé, les deux bras en rond,
De la timidité je me débarrasse,
Et du bout des doigts, avec grâce,
Je leur envoie à travers l'espace,
Deux baisers... Un éclat de rire me répond.

Où es-tu maintenant, rire moqueur ?
Où es-tu, foulon de mon père ?
Où êtes-vous, vous autres, jours follement répandus ?
Mon cœur est semblable à un cimetière
Où, depuis cinquante ans, j'ensevelis
Ce qui m'aima et ce que j'aimai.
Dans mon cœur, souvenirs, dormez donc en paix !

ALBI. — IMP. NOUGUIÈS.